



HAL
open science

“ Le plurilinguisme, objet d’histoire ? Le royaume de Naples et Giovanni Pontano. Étude de cas linguistique ”

Florence Bistagne

► **To cite this version:**

Florence Bistagne. “ Le plurilinguisme, objet d’histoire ? Le royaume de Naples et Giovanni Pontano. Étude de cas linguistique ”. *Écrire l’histoire - Histoire, Littérature, Esthétique*, 2019, 19, p. 117-125. hal-02610631

HAL Id: hal-02610631

<https://hal.science/hal-02610631>

Submitted on 5 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Le plurilinguisme, objet d'histoire » ? Le royaume de Naples et Giovanni Pontano

Étude de cas linguistique

Florence Bistagne



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1944>

DOI : 10.4000/elh.1944

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2019

Pagination : 117-125

ISBN : 978-2-271-12967-3

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Florence Bistagne, « « Le plurilinguisme, objet d'histoire » ? Le royaume de Naples et Giovanni Pontano », *Écrire l'histoire* [En ligne], 19 | 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/elh/1944> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1944>

« Le plurilinguisme, objet d'histoire » ? Le royaume de Naples et Giovanni Pontano

Étude de cas linguistique

Selon la définition du Conseil de l'Europe dans le cadre des politiques linguistiques, notamment dans le Cadre européen commun de référence pour les langues (CECR), le plurilinguisme¹ est l'usage de plusieurs langues par un même individu ; il comprend donc le bilinguisme, cas le plus fréquent. Cette notion se distingue de celle de multilinguisme, qui désigne la coexistence de plusieurs langues au sein d'un groupe social. Une société plurilingue est composée majoritairement d'individus capables de s'exprimer à divers niveaux de compétence en plusieurs langues, c'est-à-dire d'individus plurilingues, alors qu'une société multilingue peut être majoritairement formée

d'individus monolingues ignorant la langue de l'autre². On voit bien quels sont les enjeux politiques de la promotion d'une société plurilingue, car elle suppose évidemment une distribution fonctionnelle des langues, voire une hiérarchie entre les langues d'usage. Ce qui amène alors à utiliser un autre couple de mots-concepts, celui de diglossie ou polyglossie, terme de sociolinguistique impliquant une hiérarchie entre les variantes linguistiques. Bien entendu, il ne s'agit pas d'étudier anachroniquement une société dans laquelle la linguistique n'existe pas, mais d'utiliser un vocabulaire fonctionnel contemporain pour décrire des phénomènes culturels linguistiques à l'œuvre.

L'« âge d'or » du règne d'Alphonse le Magnanime (1442-1458)

En 1442, Alphonse d'Aragon, comte de Barcelone, roi de Valence, de Sicile, de Sardaigne et de Naples³, prend possession de son royaume au terme d'une guerre dynastique et féodale sur le territoire napolitain. Giovanni Pontano est alors encore un jeune homme qui suit les enseignements de Guido Vannucci⁴. En 1447, Pontano fait le choix de rejoindre Alphonse et va à sa rencontre à Volterra, comme il le raconte lui-même dans le *De prudentia* :

Car, comme vous le savez, tout jeune, quittant ma patrie à cause des guerres civiles et de la destruction totale de la fortune de ma famille par la férocité de ses adversaires, je me rendis en Toscane auprès d'Alphonse, qui menait une guerre contre Florence, et peu après j'allai à Naples avec lui. Là, je me consacrai aux lettres : âgé de vingt-quatre ans à peine, je fus jugé excellent même parmi des hommes plus âgés et parmi ceux qui avaient l'habitude du commerce des lettres⁵.

De cet extrait, il ressort plusieurs choses du « cas » Pontano : d'abord, que son statut de jeune prodige est sans doute au fondement de la stature unique qu'il aura pendant tout le siècle d'humaniste et d'homme politique à la fois ; qu'Alphonse d'Aragon cherche sans cesse à s'entourer d'intellectuels, comme le prince italien qu'il veut devenir. Le choix de Naples, le choix de la rupture, est un choix de vie. Dans le *De prudentia*, œuvre composée vers 1498, Pontano se souvient fort bien des

circonstances réelles – la guerre entre Florence et Naples des années 1447-1450 sur le territoire toscan et son départ pour rejoindre l'armée napolitaine. Dans l'intervalle, il fait partie d'une ambassade à Venise avec Panormita, puis suit les cours de grec de Gregorio Tifernate et Georges de Trébizonde, et ouvre son école de 1455 à 1457. Dans cette période, il n'a pas encore son statut d'intellectuel et il est sans aucun doute malgré tout dans l'ombre de Panormita, de Valla, de Facio, les humanistes dont Alphonse s'est entouré.

Alphonse est un souverain ibérique, un Trastamare, et a dû conquérir son royaume par les armes. Entré dans Naples par un triomphe le 26 février 1443, il est sans cesse en quête de légitimation par un cercle d'humanistes étrangers au royaume. Ils sont, comme le jeune Ombrien Pontano, attirés par sa réputation de largesse et de prestige. La *magnanimitas* va ainsi devenir la vertu idéale de l'homme d'action parfait, comme le théoriserà Pontano dans une de ses dernières œuvres, le *De magnanimitate*, écrite vers 1498, imprimée en 1508. Quarante ans après sa mort, cinquante ans après leur rencontre, écrire un traité sur la vertu éponyme d'Alphonse revient à les poser, lui et son époque révolue, en paradigme.

La conquête catalane s'achève après deux siècles de domination par une autre dynastie exogène, les Angevins, et sur ce substrat napolitain et angevin se greffent des humanistes qui arrivent de l'Italie entière : Antonio Beccadelli, dit le Panormita, le Sicilien, Lorenzo

Valla, le Romain, Bartolomeo Facio, le Gênois, Pier Candido Decembrio, le Milanais, Georges de Trébizonde, le Grec, Giannozzo Manetti, le Florentin. Mais la cour est éminemment espagnole : les trois frères d'Ávalos, Iñigo, Alfonso et Rodrigo, sont de grands chefs militaires, Iñigo de Guevara est grand sénéchal du royaume, Pasquale Diaz Garlón devient grand trésorier.

Quelle est la langue d'intercommunication de ces hommes ? Dans une société

qui ne peut qu'être multilingue, comment se construit le plurilinguisme des personnes ? Si l'historiographie italique fait de lui un souverain magnanime et victorieux, les poèmes ibériques consacrés à Alphonse restent des poèmes événementiels et encomiastiques. Les recueils des « bons mots » d'Alphonse⁶ le font parler en latin ; la médiation de la langue savante ne nous aide donc pas non plus à établir un archétype de ce qu'aurait été sa langue.

Un état des lieux des langues

Sous le règne d'Alphonse, la présence de la langue catalane était enracinée à la cour comme à la ville, en synchronie avec le castillan et des vulgaires italiques, le toscan sans doute, le napolitain, mais aussi le latin et le grec, moderne et ancien. Les travaux de Francesco Senatore⁷ et de Francesco Montuori ont montré comment dans la production des textes de chancellerie se produisait un glissement du catalan seul à un bilinguisme catalan-napolitain, car l'administration s'ouvre aussi aux langues locales. Gabriela Venetz⁸ a étudié la répartition des langues dans le *Codice Aragonese*⁹ en appliquant les méthodes de la linguistique diachronique et de l'étude des variantes : il apparaît alors que Ferdinand utilise l'alternance codique¹⁰, volontairement ou non, et ses destinataires semblent être tout aussi bilingues. Venetz met en évidence un double système : d'une part, le nombre de documents en napolitain augmente au fil du temps, entraînant la disparition du catalan ; d'autre part, les lettres en napolitain adressées à des acteurs ibériques du royaume tendent à être écrites en napolitain et castillan.

Les lettres à Alfonso d'Ávalos et Iñigo de Guevara sont ou bien en catalan et en castillan, ou bien en napolitain, mais un Italien, comme le comte de Campobasso, ne reçoit que des lettres en italien : pourquoi ?

Qu'en est-il alors de la langue utilisée pour s'adresser aux autres acteurs de la Péninsule ? À Milan, les premiers documents en vulgaire datent de la première moitié du xv^e siècle, et son utilisation s'intensifie progressivement. Mais la réalité linguistique n'est pas représentée uniquement dans l'écrit : s'ajoutent des formes vives d'oralité qui hybrident les langues. Dans le royaume aragonais, héritier d'une dynastie « française », la langue française n'est pas absente ; y perdurent des formes hybridées, des emprunts, des translittérations, dont on ne peut pas forcément décider la nature : gallicismes ? napolitanismes ? latinismes ?

Le vulgaire toscan normé cohabite avec d'autres vulgaires mais n'est pas investi comme langue de prestige. La bibliothèque d'Alphonse est plurilingue, les intellectuels de sa cour sont ceux qui d'abord ont nourri le débat sur la langue

latine dans les années 1440-1445. Ainsi, chez Giovanni Pontano, on trouve un traité de grammaire, le *De aspiratione* (1462), un dialogue contre les grammai-

riens, le *Charon* (vers 1470), et ses premiers poèmes *Amorum libri duo* (vers 1455-vers 1458), intitulés aussi *Parthenopeus*, à la gloire de Naples.

L'insertion dans le débat sur la langue latine

Le débat sur l'utilisation et la nature de la langue latine parcourt le règne d'Alphonse. Il commence en 1435, à Rome, pendant qu'Alphonse est encore à Gaète, entre Flavio Biondo et Poggio Bracciolini, suivis par Andrea Fiocchi d'un côté, et Leonardo Bruni et Antonio Loschi puis Cencio dei Rustici de l'autre, tous secrétaires apostoliques du pape Eugène IV. Pour Biondo, il n'y avait, dans la Rome antique et monolingue, qu'une seule et même langue, avec un lexique plus ou moins élaboré selon le niveau du locuteur. Il distingue ainsi trois niveaux : la langue vulgaire, commune à tous ; la langue oratoire, qui suppose des connaissances, de l'ins-truction ; et la langue poétique, qui suppose en outre un don. Le vulgaire italien vient de ce latin, « corrompu », dit-il, par les invasions germaniques des Goths et des Vandales. Biondo pose là, finalement, comme les prémisses d'une interprétation sociolinguistique « moderne » : il voit dans le latin parlé par les anciens Romains la présence de variantes diachroniques et diastratiques. Si Poggio le suit, c'est aussi parce qu'il est en train d'écrire le *Liber facetiarum*, ou *Confabulations*¹¹, dans lequel pour la première fois sont mis en scène des locuteurs de langue vulgaire parlant, par le biais de la fiction, en latin. Poggio a redécouvert le *Brutus* de Cicéron, douze comédies de Plaute et l'*Institution ora-toire* de Quintilien¹², qui l'inspirent.

Bruni en revanche pense qu'il existait à Rome, dans l'Antiquité, une situation de bilinguisme analogue à celle que connaît l'Italie au xv^e siècle, où les gens cultivés parlent et écrivent le latin entre eux tandis que le peuple parle des vulgaires italiques. Cependant, tous partent du constat d'un multilinguisme de fait, que ce soit pour affirmer la prééminence du latin ou, au contraire, celle du vulgaire. Le débat est rouvert par Leon Battista Alberti dans le prologue du livre III des *Libri della Famiglia*¹³ : s'appuyant sur la thèse du monolinguisme des Romains avancée par Biondo, il en déduit que les Italiens du xv^e siècle ne doivent parler qu'une seule et même langue, le toscan. Affirmer le monolinguisme de l'Anti-quité est l'un des enjeux de la transmis-sion et de la réception des textes qu'on est en train de redécouvrir et un enjeu de la formation des élites. Ainsi, à Ferrare, Leonello d'Este¹⁴, par exemple, a une opinion très critique à l'égard des tra-ductions en vulgaire, indignes de figurer dans la bibliothèque qu'il est en train de constituer. Guarino Veronese écrit alors à Leonello, son ancien élève, une lettre (28 juillet 1449) dans laquelle il réaffirme la position de Biondo en donnant des arguments grammaticaux et, surtout, en se fondant sur des catégories concep-tuelles différentes : oui, il y avait bien une seule langue (la « *forma loquendi* »), mais avec plusieurs niveaux de langage (la « *norma loquendi* »). De plus, le vulgaire

se caractérise encore au xv^e siècle par sa diversité – il y a *des* vulgaires – et par son manque de stabilité orthographique, de prononciation, voire parfois de syntaxe.

Constatant alors, à la lumière des textes retrouvés, les carences du latin parlé et écrit par ses contemporains, et admettant que la ligne de Biondo est la plus proche de la vérité scientifique, Poggio revient sur la dispute dans les

années 1450, après la mort de Bruni. Il entre dans une violente polémique avec Lorenzo Valla, pour qui le débat Biondo/Bruni n'est qu'une querelle de mots. Pour lui, l'enjeu de la restauration de la langue antique est celui de la restauration d'une langue de savoir, mais aussi de pouvoir, dont la transmission permet de s'opposer à toutes les formes de culture préhumaniste.

La naissance du « Gran Pontano » : les « Trente Glorieuses » (1458-1494)

1458 est l'année où Pontano devient conseiller de Ferdinand (nom italianisé en Ferrante), fils d'Alphonse, qui le nomme précepteur de son fils Alphonse de Calabre au début de 1463, et secrétaire de ce même fils en 1466. En 1471, Ferdinand lui octroie la « nationalité » napolitaine ; à partir de là, Pontano

cessera de se surnommer *Umbri*, l'Ombrien, référence à ses deux compatriotes Plaute et Properce. Jusqu'aux guerres d'Italie, Pontano jouera un rôle de plus en plus important, politiquement aux côtés du prince, mais aussi intellectuellement et personnellement : il devient pour l'Italie entière le « Gran Pontano¹⁵ ».

Pratiques linguistiques pontaniennes

Après avoir montré, dans une logique assumée de multilinguisme sociétal et de plurilinguisme personnel, comment utiliser un « bon » latin à travers un traité de grammaire, un dialogue satirique, mais aussi sa pratique poétique, Pontano, à l'époque de Ferrante, apprend également aux élites à « se comporter », fusionnant vertus médiévales et vertus antiques selon l'exemple d'Alphonse le Magnanime¹⁶. On remarquera que Pontano laisse le grec un peu de côté, langue qu'il a étudiée mais qui reste pour lui exogène, une langue strictement de culture. Dans le *De*

sermone, qui est, finalement, la somme prescriptive et descriptive de toutes les expériences pratiques de sa théorie linguistique, il s'intéresse à la langue de communication quotidienne, et son originalité est de penser le latin classique comme un latin vivant capable de remplir cette mission en définissant un public de lettrés. Dans les dialogues de la période, *Antonius* (vers 1482) et *Asinus* (1486), tous les protagonistes, y compris les paysans ou les soldats, parlent latin dans les discours rapportés. Pendant le règne de Ferdinand, Pontano écrit plusieurs œuvres théoriques : d'abord le *De*

principe (vers 1465), adressé au duc de Calabre, son élève, qui a encore la forme classique de la lettre ; puis le *De oboedientia* en 1472 et le *De fortitudine* en 1481. Les traités portant sur ce que Francesco Tateo a appelé les « vertus sociales », et dont Liliana Monti Sabia a montré qu'ils obéissaient à une logique de composition unitaire, *De liberalitate*, *De beneficentia*, *De magnificentia*, *De splendore*, *De conviventia*, datent sans doute des années 1470 mais ont été publiés bien plus tard, vers 1498¹⁷. Les titres seuls nous indiquent déjà qu'il y a chez Pontano un manifeste programmatique reflétant une idéologie monarchique et humaniste en même temps. En effet, les vertus sociales sont empreintes d'une éthique courtoise réévaluée à l'aune des vertus antiques réhabilitées, mais aussi réinterprétées, voire fantasmées. On voit bien que les cinq traités sont issus des vertus idéales du chevalier chrétien, « largesse, prouesse, loyauté », mais aussi de l'éthique aristotélicienne et de la morale cicéronienne. Alphonse, qui est le paradigme de ces valeurs, est comparé à Alexandre, dans une universalité de la norme qui est la marque de fabrique pontanienne. Pontano a étudié le grec avec Gregorio Tifernate, le traducteur des deux *Éthique* d'Aristote, et il a fréquenté Bartolomeo Facio, traducteur

de la *Vie d'Alexandre* de Quinte-Curce. Le tableau du paradigme aragonais sera achevé par l'écriture et la publication, presque concomitantes cette fois-ci, du *De magnanimitate* (1498-1508) et de son contraire, le *De immanitate* (1499-1508).

Tout comme le Magnanime est l'homme idéal prôné dans l'action publique, le *facetus* est celui de l'espace privé ; leur point commun est le recours au latin comme langue de communication des lettrés, langue qui fonctionne comme une *koinè* mais laisse le multilinguisme de chacun s'épanouir sans forcément de hiérarchie. L'utilisation exclusive du latin construit, de fait, un public : soit on imagine qu'il est le même que celui à qui s'adresse la poésie en latin, c'est-à-dire les lettrés, et il reste limité de fait ; soit on imagine qu'il contribue à développer un public plus vaste, susceptible d'être touché par les œuvres théoriques prescriptives, et il faut alors concevoir qu'il atteint des strates de la société plus larges qu'à l'époque d'Alphonse. Cela dit, la correspondance de Pontano montre qu'il utilise au moins trois langues : le latin, le vulgaire standard italtique et un vulgaire « mixte » qu'il émaille, selon les destinataires, d'expressions vénéto-padouanes pendant la guerre de Ferrare (1484-1486), de napolitanismes, de gallicismes.

Le plurilinguisme au quotidien : une multiglossie ?

La langue que Pontano utilise en vulgaire est en effet celle que son contemporain Giovanni Brancati¹⁸ a définie comme langage « *misto* ». Le terme apparaît dans le prologue de la traduction de *l'Histoire naturelle* de Pline, publiée en 1480, que Ferdinand d'Aragon avait demandé à ce même Brancati de revoir

après avoir reçu celle de Cristoforo Landino, qu'il trouvait trop « toscane ». Dans deux lettres de 1473-1475¹⁹, en réponse au roi qui lui demande son avis, Brancati oppose d'abord un jugement très négatif sur le travail de Landino et explique que la révision serait trop longue, donc trop chère, et propose de

retraduire, en ne montrant aucune déférence envers le toscan :

Le travail que Votre Majesté m'a demandé récemment, à savoir corriger la traduction du Plin qui vous avait été envoyée de Toscane, m'a fait bien rire et de bon cœur. [...] Pourquoi ne pas publier une autre traduction, qui peut-être sera plus fidèle et plus proche de notre langue quotidienne ? En effet, la langue toscane, surtout à notre époque, est très désagréable et n'est pas moins difficile à lire qu'à parler²⁰.

Lorsqu'il publie sa propre traduction, il définit donc ce qu'il appelle la langue la plus « proche de notre langue quotidienne » :

Je n'ai pas veillé à faire la présente traduction dans une autre langue que la nôtre, non le napolitain pur mais une langue mixte, d'une part, parce que j'ai jugé que celle-ci n'était inférieure à aucune autre et, d'autre part, parce que j'ai voulu que cette traduction soit utile à tous, évidemment, mais principalement à mes compatriotes

et surtout à toi, Ferdinand, roi plus qu'invaincu²¹.

Brancati revendique l'existence d'une variété méridionale de langue littéraire qui rejette le napolitain pur et coïncide avec la « langue du roi », et qui est donc exportable comme modèle, tout en affirmant la supériorité du latin sur le vulgaire :

Quant à moi, je trouve qu'il y a plus de plaisir dans un seul petit vers latin que dans tous les livres mal traduits de cette manière²².

En fin de compte ressort la possibilité pour les lettrés napolitains et aragonais de trouver une « option originale pour dépasser la triple pression de la variété locale, du toscan et du latin²³ ». Pour Giovanni Pontano, qui continue d'écrire en latin ses œuvres poétiques²⁴, ses œuvres en prose et ses lettres aux amis lettrés, et en vulgaire ou en latin sa correspondance familière, le plurilinguisme est une multiglossie en ce sens qu'il utilise durant toute la période plusieurs langues concomitamment avec des variantes et des usages différents selon le public.

La « crise » du modèle et la fin du rêve (1494-1503)

Le 20 février 1495, Pontano remet les clefs du castel Capuano à Gilbert de Montpensier, arrivé en avant-poste du roi de France. Après cette date, il n'a plus aucune charge politique et s'occupe de publier sa production poétique, dans laquelle il opère, à la lumière de ses lectures antiques, la transfiguration du territoire, des hommes et des arts de la baie

de Naples. Le mythe napolitain pour les siècles suivants reprend vie.

Mais écrire dans un latin le plus classique possible au moment où, à Florence, Laurent de Médicis promeut la poésie en toscan, s'entoure de jeunes poètes et écrit lui-même durant ses loisirs de prince lettré, c'est aussi faire le choix anachronique de ressusciter l'époque d'Alphonse.

Publier des exemples de *varietas* en latin au moment où l'essor du toscan lui confère progressivement le statut de langue exclusive des arts et de la culture est un manifeste poétique et politique.

L'on assiste ainsi, après la patiente construction idéologique de l'époque

d'Alphonse, à l'écroulement du système, et ce non pas uniquement du fait des très concrètes guerres d'Italie, mais aussi parce que les concepts politiques et sociaux n'ont pas suffi à affirmer une prédominance idéologique napolitaine sur les autres États italiens.

Notes

- 1 Benoît GRÉVIN (« Le plurilinguisme, objet d'histoire », *Hypothèses*, n° 19, 2016, p. 333-350, DOI : 10.3917/hyp.151.0333) réactive la question du plurilinguisme de fait comme enjeu dans des périodes historiques diverses dans lesquelles la « négociation linguistique » est allée de pair avec l'affirmation d'une identité, ou en tout cas d'une construction identitaire.
- 2 Le document de référence pour les précisions terminologiques reste *L'Éducation dans un monde multilingue. Document cadre de l'UNESCO*, 2003, <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000129728_fre>.
- 3 Alphonse V d'Aragon, dit le Magnanime, 1396-1458.
- 4 Giovanni Pontano, né le 7 mai 1429 à Cerreto di Spoleto, part dès 1442 rejoindre son oncle Tommaso, chancelier de Pérouse depuis 1440, en raison de la guerre entre Cerreto et Norcia : en effet, selon les lois civiles locales, les jeunes gens doivent prendre les armes à quatorze ans sauf s'ils font des études hors du « *contado* » ; Giovanni s'inscrit donc au studio de Pérouse, où il suit les cours de Guido Vannucci. Cerreto ayant perdu la guerre, il n'est pas question d'y retourner.
- 5 *De prudentia*, édition Mayr, Naples, 1508, I, 56, p. 31. Toutes les traductions sont les miennes.
- 6 Dans le *De dictis factisque Alphonsi Regis Aragonum* de PANORMITA (édition de Bâle, 1538, suivi des commentaires d'Aeneas Silvius Piccolomini), on trouve même cette comparaison : « Alphonse est d'autant plus grand que Socrate qu'un grave Romain est estimé supérieur à un Grec. Et qu'il est d'autant plus difficile aux rois qu'aux individus privés de philosophe. » Voir aussi l'image d'Alphonse comme admirant les hommes d'esprit : PONTANO, *De sermone*, texte établi et traduit par Florence Bistagne, H. Champion, 2008, p. 201, 253, 256.
- 7 Je renvoie à l'édition par Francesco Senatore des textes des *Dispacci sforzeschi da Napoli* (Salerno, Carlone, t. I : 1444-2 luglio 1458, 1997 ; t. II : 4 luglio 1458-30 dicembre 1459, 2004), qui représentent une base de données précieuse pour l'étude des langues en présence sur la période.
- 8 Gabriela VENETZ, « Il catalano nella Corte Aragonesa di Napoli, riflesso in documenti bilingui della cancelleria di Ferrante. Uno studio storico-sociale », *SCRIPTA, Revista internacional de literatura i cultura medieval i moderna*, n° 1, 2013, p. 37-54, DOI : 10.7203/SCRIPTA.1.2577.
- 9 Le *Codice Aragones* est le registre de chancellerie des vingt premiers mois de règne de Ferrante, entre le 1^{er} juillet 1458 et le 20 février 1460 ; il se compose de 358 documents, copies de lettres du roi à son administration, à ses proches, et même à son épouse.
- 10 L'alternance codique, ou *switching code*, est l'usage fluide de deux langues ou plus au cours de la même conversation par un ou plusieurs locuteurs bilingues. Voir Shana POPLACK, « Code-switching », dans Ulrich AMMON, Norbert DITTMAR, Klaus J. MATTHEIER, Peter TRUDGILL (dir.), *Sociolinguistics/Soziolinguistik. An International Handbook of the Science of Language and Society/Ein internationale Handbuch zur Wissenschaft von Sprache und Gesellschaft*, 2^e éd., Berlin, De Gruyter, 2004-2006, p. 589-596.
- 11 POGGIO BRACCIOLINI, *Facezie*, édition bilingue par Stefano Pittaluga, Milan, Garzanti, 1995.

- 12 Voir Remigio SABBADINI, *Le Scoperte dei codici latini e greci nei secoli xv e xvi*, Florence, Sansoni, 1904, p. 77-84.
- 13 Leon Battista ALBERTI, *I libri della famiglia*, édit. Ruggiero Romano et Alberto Tenenti, nouv. éd. par Francesco Furlan, Turin, G. Einaudi, 1994, p. 4, 10.
- 14 Leonello d'Este (1407-1450) : voir *Dizionario biografico degli Italiani*, Rome, Istituto dell'Enciclopedia italiana, vol. 43, 1993.
- 15 Qualificatif donné par Girolamo TIRABOSCHI dans sa *Storia della letteratura italiana* (Modène, 1776, t. 6, partie II, p. 241), qui reflète parfaitement le statut d'intellectuel et de politique qu'acquiert Pontano pendant cette période.
- 16 Je renvoie à mon article « Les lectures médiévales de Giovanni Pontano », *Neulateinisches Jahrbuch*, vol. 14, 2012.
- 17 Et même en 1493 si l'on considère que le manuscrit de la BAV qui porte le seul titre de *De liberalitate*, le *Vat. Lat. 4675*, découvert par Liliana Monti Sabia, contient quasiment tous les textes qui ensuite prendront les cinq titres.
- 18 Giovanni Brancati est né vers 1450 à Policastro en Calabre et mort vraisemblablement pendant la répression des années 1480 en raison de ses liens avec Antonello Petrucci, le secrétaire « rebelle ». On a peu de sources sur lui. En février 1480, il est bibliothécaire de la cour de Ferrante.
- 19 Publiées par Giovanni PUGLIESE CARRATELLI, « Due epistole di Giovanni Brancati su la *Naturalis Historia* di Plinio e la versione di Cristoforo Landino. Testi inediti del secolo xv », *Atti dell'Accademia Pontaniana*, 1951, p. 179-193.
- 20 Il fait sans doute allusion ici aux phénomènes phonétiques typiques du toscan, observables notamment à Florence, leur épicycle : la « gorgia », ou spirantisation, de /p, t, k/, alors que dans la prononciation centro-méridionale ces consonnes sont plutôt voisées, et la diphthongaison, voire la triphthongaison. Là aussi, l'idéologie peut entrer en ligne de compte même dans la linguistique moderne, où deux écoles s'opposent pour l'origine de la « gorgia ». Pour Gerhard ROHLFS (*Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, 1. *Fonetica*, Turin, G. Einaudi, 1966 ; traduction de *Historische Grammatik der italienischen Sprache und ihrer Mundarten*, 1. *Lautlehre*, Berne, A. Francke, 1949) ou Gianfranco CONTINI (« Per un'interpretazione strutturale della cosiddetta gorgia toscana », *Boletim de filologia*, vol. 19, 1960, p. 269-281), elle est une innovation toscane, alors que pour les premiers linguistes du début du siècle, tel Carlo Battisti, elle procède d'un substrat étrusque. Pour la prononciation du toscan au xv^e siècle, je renvoie à Paola MANNI, « Ricerca sui tratti fonetici e morfologici del fiorentino quattrocentesco », *Studi di grammatica italiana*, vol. 8, 1979, p. 115-171.
- 21 Marcello BARBATO, *Il Libro VIII del Plinio napoletano di Giovanni Brancati*, Naples, Liguori, 2001.
- 22 Giovanni PUGLIESE CARRATELLI, « Un'epistola di Giovanni Brancati sull'arte retorica e lo scriber latino », *Atti dell'Accademia Pontaniana*, 1950, p. 109-123.
- 23 Marcello BARBATO, *op. cit.*, p. 539.
- 24 Après ses poèmes de jeunesse, Pontano écrit le *De amore coniugali* (1469-1471), dont les *Naeniae*, berceuses pour son fils Lucius, les *Hendecasyllaborum libri* et la *Lepidina*, qui seront publiés dans les années 1490.